
POUR UNE PSYCHOLOGIE INTERCULTURELLE REELLEMENT PERTINENTE

Marshall Segall*

Syracuse University, Département de sciences politiques

P.O BOX 1023, West Tisbury, Massachusetts, 02575,

United States of America

MHSegall@maxwell.syr.edu

RESUME. Cet article examine la possibilité de développer une psychologie interculturelle plus pertinente. Depuis toujours, la psychologie interculturelle fustige la rigidité des pratiques des laboratoires de psychologie, les découvertes s'appliquent mal à la réalité du monde. Cependant, nous comprenons mal pourquoi la psychologie interculturelle évite systématiquement de traiter de questions politiques. En effet, très peu de psychologues interculturels ont proposé des expertises dans ce domaine en dépit du fait que la nature même de leur méthodologie convient à l'examen des questions importantes (par exemple les relations interethniques). De ce fait, la psychologie interculturelle exerce peu d'influence sur le monde réel. L'analyse de deux exemples d'activités interculturelles montre que le succès n'est pas évident: (1) l'exposition Tous Parents, Tous Différents créée à Genève qui a rencontré beaucoup de difficultés aux Etats-Unis et (2) l'intérêt des travaux dans le domaine la psychologie de l'éducation.

MOTS CLES: Recherche interculturelle, questions politiques, monde réel.

Introduction

Pour être parfaitement honnête, je commence avec la confession d'un préjugé, que j'ai révélé pour la première fois dans un bouquin à peine remarqué et depuis longtemps oublié, publié en 1976, et intitulé "*Human Behavior and Public Policy: A Political Psychology*", traitant du comportement humain et de la politique. J'ai commencé ce livre en posant la question suivante : La connaissance scientifique du comment et du pourquoi du comportement humain intéresse-t-elle seulement les psychologues eux-mêmes ? Bref, j'ai demandé si la psychologie pouvait ou devait être pertinente.

Quelques-uns de mes collègues à ce temps là étaient déjà convaincus que les faits et les théories produits par la recherche psychologique académique comprenaient une connaissance qui était potentiellement d'une valeur pratique sérieuse. Cependant, la plupart de mes collègues s'efforçaient de protéger leurs recherches de ce qu'ils méprisaient, à moitié en plaisantant, comme "le monde réel". Ils ont fait la plupart de leurs recherches dans leurs laboratoires, s'empêchant d'entrer autant que possible dans ce qu'ils surnommaient "des variables non-essentiels". Seulement une petite partie de la fraternité des psychologues actifs pendant cette époque-là a proposé que c'était exactement ce monde extérieur qui devait être notre vrai laboratoire.

Nous étions des iconoclastes à un moment où la discipline de la psychologie académique, du moins aux États Unis, faisait un grand effort pour trouver l'approbation et le respect de la communauté scientifique. Pour atteindre ce but, beaucoup d'entre eux ont passé leurs journées de travail habillés (peut-être déguisés) en blouses de laboratoire tachées du sang des rats blancs norvégiens. Le plupart des psychologues de cette époque évitaient avec zèle deux activités : (1) l'entrée dans le monde réel pour faire des recherches et (2) l'application des découvertes sorties de leurs laboratoires aux vrais problèmes du monde.

Afin d'affronter et de mettre en question le premier de ces principes *scientifiques* rigides, beaucoup d'entre nous se sont tournés vers la psychologie interculturelle, fuyant le laboratoire en faveur de pâturages plus verts dans des endroits éloignés, en dehors de notre propre pays ... en Australie, comme l'a fait Pierre Dasen, ou en Afrique, comme je l'ai fait en allant en Uganda en 1959, au chagrin et à l'égarement de la plupart de mes collègues à Columbia University à New York, lesquels sont restés en place et se sont dévoués à donner une éducation universitaire aux pigeons dans des boîtes de Skinner. Ici, aujourd'hui, à ce colloque, nous sommes tous ou bien des psychologues interculturels ou, au moins, des sympathisants. Alors ce premier défi a eu quelque succès.

Pour affronter le deuxième problème, quelques-uns d'entre nous ont proposé le développement de ce que j'ai appelé "psychologie politique". C'était une psychologie dédiée à la recherche d'un monde meilleur, en reconnaissant que les dilemmes de la politique dans toutes les sociétés sont intrinsèquement des conflits normatifs. Puisqu'on ne pouvait les résoudre que dans l'arène politique, beaucoup de ces conflits reflétaient des disputes en ce qui concerne "la nature humaine". En effet, il est difficile de penser à un seul problème d'importance politique qui ne comprend pas l'idée populaire de la capacité ou de la motivation des gens. Par exemple, pourquoi les individus qui font partie de certains groupes ethniques ont-ils du mal à réussir à l'école, aux examens, et même dans des occupations variées et comment, alors, doit-on leur fournir une éducation ? Comment et pourquoi est-ce que les femmes diffèrent des hommes et comment devrait-on les traiter d'une manière différente ? Qu'est-ce qui motive les travailleurs et comment devrait-on adapter le système d'impôts sur le revenu dans une société ? Quels seront les résultats sociaux, culturels, et économiques sur notre société d'une arrivée massive d'immigrants ? Est-ce que la distribution de préservatifs masculins aux adolescents, pour lutter contre le SIDA, encouragera de la promiscuité sexuelle ? Est-ce qu'une nation puissante devrait envahir une petite nation instable composée de divers groupes ethniques pour y introduire des concepts dits "démocratiques" ?

Les réponses les plus populaires sont le plus souvent fausses, mais les psychologues, qui pourraient rendre un témoignage expert, ne le font presque jamais. En contraste avec les psychologues cliniciens, qui régulièrement s'adressent au public dans des articles dans des revues périodiques et à la télévision, les psychologues académiques, pas seulement les expérimentalistes mais même les psychologues sociaux, évitent de s'expliquer publiquement ou de se mettre en vedette.

Alors, quelques-uns d'entre nous ont recommandé une psychologie plus politique, une psychologie qui pouvait avoir des conséquences sur le monde réel et en même temps une psychologie qui était conduite dans le monde réel. On peut penser alors qu'une psychologie interculturelle, par la nature même de sa méthodologie, serait située parfaitement pour avoir une influence sur des problèmes du monde réel.

Hélas ... je ne le vois pas ... pas encore.

A mon avis, trop de psychologues culturels ignorent la réalité qui existe en dehors de leurs propres modes de penser. Leurs systèmes de penser sont d'origine tout à fait internes. Assis dans leurs bureaux ou leurs bibliothèques, ils ont inventé des "cadres théoriques" et de grandes structures théoriques. Par conséquent, beaucoup d'articles publiés dans les journaux professionnels ont peu de rapport avec la réalité.

Comme dans la fable de Platon, de tels chercheurs font l'erreur de méprendre les ombres pour des faits. Ils sont, pour la plupart, prisonniers dans une caverne. Ainsi, il n'y a pas beaucoup dans la littérature de psychologie transculturelle qui intéresse le public, pas même les étudiants universitaires !

En même temps, la réalité est remplie de phénomènes culturels et psychologiques qui peuvent servir d'inspiration pour des recherches importantes. Ces phénomènes sont décrits partout, au cinéma, à la télé, dans les nouvelles quotidiennes, dans les journaux populaires, dans les romans, et même dans les rues que nous traversons tous les jours dans nos propres pays ... et surtout quand nous quittons nos pays pour voyager ailleurs dans le monde.

Néanmoins, il me semble que nos yeux restent fermés. Peut-être nous sommes trop épris de nos “cadres théoriques” et systèmes théoriques. Qu’est-ce qu’on voit en Chine ... seulement des gens collectivistes? Le système conceptuel d’individualisme/collectivisme a bandé les yeux d’une génération de psychologues qui ont fait la même erreur à plusieurs reprises. Encore et encore le jeu se déroule comme ceci : d’abord, affirmons que la République Populaire de Chine est un pays collectiviste, tandis que les Etats Unis sont un pays individualiste. Deuxièmement, examinons n’importe quel comportement, faisons n’importe quelle observation dans les deux pays et (pas de surprise !) ... on trouvera une différence moyenne entre les deux échantillons. Finalement, expliquons cette différence comme un conséquence de la dimension d’individualisme/collectivisme. Circularité par excellence!

Où se trouvent toutes les autres variables, écologiques, économiques, politiques, -- toutes les composantes des cultures -- qui produisent des réalités dans la vie des gens partout dans le monde ?

Où dans la littérature de la psychologie interculturelle peut-on trouver la puissance des variables culturelles dans les valeurs des gens, avec des conséquences trop souvent désastreuses ... comme des idéologies et des systèmes de croyances religieuses, qui encouragent, renforcent, et justifient des comportements discriminatoires, des guerres, même des génocides ? Où dans nos bouquins peut-on trouver une discussion de la menace de la croisade évangélique américaine contre les peuples islamiques ?

Je n'ai pas trouvé dans notre littérature beaucoup d'informations à propos de plusieurs comportements renforcés par nos sociétés de consommation, surtout l'Amérique, la Chine, et les autres qui polluent l'atmosphère et amènent aux changements climatiques, surtout au réchauffement de la planète. Or, ces rapports entre la culture et les conduites sont en interaction constante. Quand la culture change, les conduites changent aussi et contribuent à créer de nouvelles cultures. La sensibilité envers la conservation de la nature et les comportements de recyclage en sont un exemple. On peut essayer d'être engagé là où on veut ... même chez soi.

Pour moi, il y a beaucoup de choses qui se passent aux Etats Unis pour donner raison d'organiser des recherches qui sont, en même temps, d'intérêt scientifique et de pertinence socio-politique. L'exemple le plus évident est la continuation du phénomène de racisme, pas seulement les attitudes racistes mais aussi les identités raciales.

La version américaine de l'exposition d'origine genevoise, « Tous Parents, Tous Différents », a provoqué des réactions qui révèlent beaucoup sur les faits culturels et psychologiques dans cette société. Après plusieurs années d'existence et beaucoup de présentations publiques, principalement dans les universités -- où ceux qui la regardent l'aiment beaucoup -- l'influence de cette exposition sur la société en général reste presque nulle. Comme vous savez, l'expo dit que c'est une erreur de penser qu'il y a des races biologiques distinctes. Les résultats publiés du projet du Génome Humain ont établi sans aucun doute que ce qu'on appelle "La Race Humaine" ne peut pas être divisée dans des races. Malgré cela, presque tout le monde en Amérique parle des races tous les jours.

Pourquoi ? Il y a plusieurs raisons pour cet échec. Bien sûr, cette difficulté est prévisible par l'histoire de toutes les percées scientifiques. Prenez par exemple, la découverte que le monde tourne autour du soleil, plutôt que l'inverse, ou la découverte que le monde est une sphère et pas plat. Ce sont des découvertes contre-intuitives qui réfutent l'évidence quotidienne émanant de nos propres sens. N'est-il pas évident que le soleil traverse le ciel tous les jours, chaque matin de l'est et chaque soir à l'ouest, et quand nous faisons une promenade, n'est-il pas évident que nous nous trouvons toujours plus loin de notre point de départ ?

Cela va sans dire qu'un monde sphérique dans un système héliocentrique est incompatible avec l'expérience quotidienne.

Et c'est la même chose avec la notion de races (pluriel). Qu'est-ce qu'on remarque quand on se promène sur les trottoirs de New York, de Londres, de Genève, ou dans beaucoup des autres métropoles majeures dans le monde de plus en plus cosmopolite ? On voit des individus de peaux différentes, évidemment d'origines diverses, pas seulement en apparence physique, mais aussi parlant un Babel de langues et se conduisant d'une myriade de manières. On ne peut guère éviter de voir des gens blancs, noirs, des hispaniques, des Chinois, et surtout aujourd'hui, des Musulmans. Et, aux Etats-Unis au moins, les habitudes linguistiques racistes ont une très grande puissance et constituent le base primaire d'identité, qui est plus importante que la nationalité, la classe sociale, ou même le sexe. C'est l'identité raciale qui écrase tout.

Ces habitudes sont tellement fortes que les gens qui soulèvent une objection à l’assertion de l’expo que nous sommes tous d’origine africaine sont le plus souvent des gens qui s’identifient comme des Américains Noirs. Une fois, dans une université aux Etats-Unis, pendant un colloque suivant l’ouverture de l’expo, un professeur américain qui s’identifie comme noir m’a demandé : “Pourquoi, après que les jeunes noirs dans ce pays ont finalement acquis quelque fierté dans leur identité, insistez-vous que nous sommes tous des Africains ? Pourquoi essayez-vous de les priver de leur amour-propre gagné avec tant de difficultés, surtout pour ceux qui sont enfin à l’aise dans leur peau ?

Je ne peux pas, dans le temps disponible vous donner d’autres exemples, qui sont trop nombreux, de pourquoi les Américains continuent à insister qu’il y a des races. Mais c’est incontestable qu’ils le font.

Alors, dans l’esprit de tout ce que j’ai essayé de dire aujourd’hui, je conclus avec l’observation qu’il y a des problèmes très sérieux par rapport auxquels nous, les psychologues interculturels, ont quelque chose à dire. Nous avons, à mon avis, le mandat de fournir des témoignages d’experts sur ses problèmes, et de diriger nos études vers la solution de ces problèmes. Dépêchons-nous de nous arrêter de parler exclusivement à nos collègues. Arrêtons-nous de nous donner des accolades, de chercher du prestige académique en cachant nos écritures, nos articles et bouquins, dans un jargon académique ésotérique. Alors, il se pourrait bien que nous prendrons les premiers pas pour sortir de la caverne Platonicienne.

Ici à Genève, je perçois dans la carrière de mes collègues suisses, surtout celle de Pierre Dasen, un mélange bien portant de science et de pratique. Après tout, Pierre était professeur de psychologie et d’éducation et ce qui a émergé de ses recherches et de celles de Christiane Perregaux et de leurs étudiants était toujours en contact avec se qui se passe dans les écoles. C’est un modèle pour toute la discipline de la psychologie interculturelle, que nous sommes bien avisés de suivre ... avant qu’il ne soit trop tard.

Bibliographie

Segall, M. H., Dasen, P., Berry, J., & Poortinga, Y. H. (1999). *Human behaviour in global perspective: an introduction to cross-cultural psychology*. Boston: Allyn & Bacon.

Segall, M. (1997). Human behaviour and public policy: a political psychology. In J. Berry, M. Segall, & Kagitcibasi (Eds.), *Handbook of cross-cultural psychology* (pp. xxv-xxxv). Vol. 3, Social psychology and applications. Boston: Allyn & Bacon.